

Cahiers
Marcel Proust

13

Quelques progrès
dans l'étude
du cœur humain

PAR

JACQUES RIVIÈRE

nrf

Gallimard

INTRODUCTION

Jacques Rivière est un esprit studieux – en ce sens que sa pensée ne progresse qu'en s'attachant, comme si, toujours, elle prenait naissance dans le silence recueilli de la salle d'étude, dans cette adolescence du goût qu'est l'enthousiasme. Les conversations passionnées avec un camarade; le recopiage des pages de Maeterlinck ou de Claudel; l'attentive ferveur des lectures insatiables : tout cela se perpétue dans l'âge adulte, et les brillantes conférences de l'« homme de barre » de La Nouvelle Revue Française ont gardé quelque chose des « topos » du khâgneux – un mélange d'ardeur, d'application, de dévouement au livre aimé. On l'étudie; on s'étudie en lui; il devient la mesure de toute chose.

Après la Première Guerre mondiale, ce livre s'intitule À la recherche du temps perdu. Nous savons bien aujourd'hui ce qu'il représente pour nous. Mais pour un lecteur de 1918! La carte de l'Europe est dévoilée, méconnaissable. Et au même moment, dans l'art, dans la littérature, on s'aperçoit que les frontières ont été déplacées nuitamment et que l'on a conquis des territoires immenses. Bien que conçue entièrement avant 1913, l'œuvre de Proust apparaît comme celle qui a su repousser ces bornes le plus loin. Elle a, dit Rivière en 1918, « un pouvoir à la fois d'ébranlement et d'édification, dont les effets, à l'heure actuelle, sont encore à peine calculables »¹. Et c'est pour tenter de prévoir, de décrire et d'analyser ces effets qu'il entreprend un long travail d'expertise littéraire,

1. « L'Évolution du roman après le Symbolisme. »

consacrant, en six années, une vingtaine d'études à cette œuvre « révolutionnaire », l'abordant chaque fois sous un angle nouveau, comme pour mieux percer son secret, se demandant ce qui fait sa prodigieuse et inlassable nouveauté, et quels « progrès dans l'étude du cœur humain » elle permet d'accomplir.

Soixante ans ont passé. La critique proustienne, elle aussi, a fait quelques progrès. À l'heure où elle emprunte à la science ses meilleurs outils d'exploration, où elle étudie, grâce à l'informatique et à la statistique, le lexique de la Recherche, où elle se penche sur la genèse du roman en déchiffrant, en datant, en classant brouillons et manuscrits, où la poétique, la stylistique, la linguistique rendent compte des divers aspects de l'œuvre, que peuvent encore nous apprendre les textes de Rivière?

On est d'abord tenté de ne les lire que comme on fait de vieux journaux, en se gaussant de leur naïveté, de leurs erreurs de jugement, de leur manque d'audace ou, à l'inverse, mais avec condescendance, en appréciant leur clairvoyance et leur lucidité. Dans les deux cas, on ne rend véritablement hommage qu'à soi-même — et cela peut flatter l'esprit un instant. Mais une fois blâmes et bons points distribués, il faut bien se résoudre à se mettre au travail, sérieusement.

Car c'est bien cela qui nous frappe d'emblée. Rivière fut le premier à prendre Proust au sérieux. Et Proust sut lui en être reconnaissant, dès 1914, dans la première lettre qu'il lui écrivit : « Enfin je trouve un lecteur qui devine que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction! Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous ¹. » Cette déclaration mérite de retenir un instant notre attention : elle explique tout le mérite de Rivière et tout l'intérêt qu'il peut encore présenter pour nous.

Enfin je trouve un lecteur... Et quel lecteur! Paul Claudel ne lui avait-il pas déjà confié : « Vous êtes ce lecteur idéal auquel pense involontairement tout auteur quand il écrit ² »? Un lecteur qui devine que mon livre est un ouvrage dogmatique et une

1. Marcel Proust / Jacques Rivière, *Correspondance 1914-1922*, présentée et annotée par Philip Kolb, Gallimard, 1976, p. 27.

2. *Correspondance Paul Claudel — Jacques Rivière 1907-1924*, texte établi par Auguste Anglès et Pierre de Gaulmyn, Gallimard, 1984, Cahier Paul Claudel XII, p. 189.

construction! Il ne faut jamais oublier, quand on lit Jacques Rivière, qu'il est mort en 1925 et que *Le Temps retrouvé* a paru en 1927, qu'il ne connaissait donc pas la conclusion de l'œuvre, qu'il ne pouvait que la deviner. Si la formule n'avait quelque chose de dérisoire, on pourrait dire qu'avoir, en 1914, compris la nouveauté et le sens de l'œuvre de Proust, est peut-être aussi méritoire que d'avoir écrit *À la recherche du temps perdu*. Car Proust, du moins, savait où il allait. Certes, Rivière n'est ni le premier lecteur de Proust ni le premier critique à avoir dit du bien de son livre. Mais il est, sans conteste, le premier à avoir vu si loin et avec tant d'acuité. Il n'est que de lire quelques-uns des articles consacrés à Proust dans la presse de 1913 à 1922 et de les comparer à ceux écrits par Rivière au cours de la même période, pour s'en convaincre.

Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous. Comme l'a souligné Alain Rivière, « si surprenant que cela puisse nous paraître de nos jours, tant est grande la distance qui sépare leur célébrité, c'était alors Rivière qui faisait figure de personnage connu et Proust qui ne l'était pas, du moins dans le monde des Lettres ¹ ». Que Proust ait cherché pour son livre l'approbation d'un homme comme Rivière, ce « lecteur idéal » qui représentait la N.R.F., voilà qui compte. Et, partant, il n'est pas indifférent de savoir en quels termes s'est exprimée cette approbation. Car un livre, sans son lecteur, est lettre morte.

Mais pour que la rencontre entre le livre et son lecteur ait lieu, il faut souvent que chacun d'eux emprunte un long détour.

L'histoire commence en 1905. Rivière a dix-neuf ans. Il écrit à son ami Henri Fournier : « J'ai lu l'andernier *La Bible* d'Amiens. Donc, mon jugement, vieux d'un an, est peut-être à réviser. Mais ça m'a rasé considérablement. Cela me semble du pur bavardage, disons du radotage ². » Rivière a-t-il pris la peine de lire la longue préface et les notes interminables que le traducteur a jugé bon d'associer au livre de John Ruskin, et ce jugement sévère les condamne-t-il également?

1. Alain Rivière, « Jacques Rivière et Marcel Proust », *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, Illiers-Combray, 1977, n° 27, p. 514.

2. Jacques Rivière / Alain-Fournier, *Correspondance 1905-1914*, Gallimard, 1948, t. I, p. 108.

Le traducteur s'appelle Marcel Proust. Première occasion manquée.

Janvier 1913. Jacques Rivière est secrétaire de La Nouvelle Revue Française. Proust, dont Gide et Gallimard ont refusé de publier le livre, revient à la charge et tente de faire accepter par la Revue quelques extraits de son œuvre. Jacques Copeau, le directeur, est chargé des négociations et, à son tour, repousse l'offre. Rivière, bien qu'informé de cette affaire, est tenu à l'écart¹. Deuxième occasion manquée.

Comme il se doit, la troisième fois sera la bonne. À la fin de 1913, l'équipe de la N.R.F. lit Du côté de chez Swann, finalement paru chez Bernard Grasset. Les yeux se dessillent. Jacques Copeau, trop pris par les débuts du Théâtre du Vieux-Colombier, ne s'occupe plus guère de la Revue. Henri Ghéon donne un compte rendu mitigé, dans lequel on lit cependant que le livre de Proust est « une "somme", la somme de faits et d'observations, de sensations et de sentiments, la plus complexe que notre âge nous ait livrée² ». André Gide, à son tour, fait amende honorable et écrit à Proust : « Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F., et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords, les plus cuisants de ma vie³. » Quant à Rivière, qui, en l'espèce n'a rien à se reprocher, il a passé la Saint-Sylvestre à Bordeaux, dans sa famille, et il rentre à Paris, seul en train, le 5 janvier. Le soir même il écrit à Isabelle : « Mon voyage s'est bien passé, en 3^e, comme je me l'étais promis [...]. J'ai récolté une migraine formidable, mais ce n'est pas parce que j'étais en 3^e, c'est parce que j'ai lu d'Angoulême à Paris, sans pouvoir m'en arracher, le livre de Proust. Je trouve ça passionnément intéressant, et par moments d'une profondeur admirable. J'ai fini la première partie⁴. »

Rivière découvre ainsi que Swann est précisément ce livre qu'il avait peu avant appelé de ses vœux dans un article sur « Le Roman d'aventure » et qu'il décrivait ainsi : « Ce sera une œuvre longue,

1. Voir Marcel Proust, *Correspondance 1913*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, 1984, et Jacques Rivière, Jean Schlumberger, *Correspondance 1909-1925*, présentée par Jean-Pierre Cap, Lyon, Centre d'études gidiennes, 1980, p. 267.

2. *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} janvier 1914.

3. Philip Kolb, « Une énigmatique métaphore de Proust », *Europe*, août-septembre 1970, n^o 496-497, p. 147.

4. Archives Rivière.

et même une œuvre où il y aura des longueurs. [...] Il faut s'y résigner; le roman que nous attendons n'aura pas cette belle composition rectiligne, cet harmonieux enchaînement, cette simplicité du récit qui ont été jusqu'ici les vertus du roman français. [...] Il nous faut enfin un roman gros comme Monte-Cristo, imprimé sur un mauvais papier et dont les pages soient noircies du haut en bas par un caractère bien serré¹. » Rivière, comblé, écrit à Proust, et reçoit cette réponse formidable dont nous avons cité les premiers mots. La N.R.F. de juin et de juillet 1914 publie de longs extraits de la Recherche du temps perdu. Gallimard propose à Proust de poursuivre la publication de son œuvre.

Mais la guerre survient. Les liens si hâtivement noués sont-ils sur le point de se rompre? La recherche esthétique et philosophique de Proust trouve-t-elle encore sa justification dans la tourmente? La réalité nouvelle ne la rend-elle pas caduque, vaine, impudente? Rivière, du fond de la prison où les Allemands l'ont jeté, se tourne vers Dieu. Il lit sainte Thérèse et saint Thomas. Mais en même temps, Proust lui apparaît sous un jour nouveau, et vers la fin de sa captivité, il note, sur un de ses carnets : « Tous ces jours-ci je pensais avec une nostalgie affreuse au livre de Proust et au milieu, si douteux, si impur, mais si indispensable à mes sens, à mon esprit qui y est peint². » C'est ainsi que l'œuvre de Proust devient pour Rivière un symbole de liberté et d'affranchissement de l'esprit : un livre vital.

On connaît mieux les relations entretenues par les deux hommes après la guerre. Leur correspondance dit tout, ou presque tout. Rivière est à la fois l'ami, l'éditeur, le protégé, l'admirateur et le zéléteur de Proust. Il prend sa défense au cours de joutes littéraires, quand le prix Goncourt attribué aux Jeunes filles en fleurs soulève un tollé chez les écrivains combattants. Il impose, peu à peu, dans les pages de La Nouvelle Revue Française, dont il est devenu directeur, le génie d'un auteur dont la manière déroute encore nombre de lecteurs. Après la mort de Proust, il érige un somptueux mausolée : le numéro spécial de la N.R.F. du 1^{er} janvier 1923, dans lequel les plus grands

1. N.R.F., mai, juin et juillet 1913 ; article repris dans Jacques Rivière, *Nouvelles études*, Gallimard, 1947, p. 267-268.

2. Jacques Rivière, *Carnets (1914-1917)*, présentés et annotés par Isabelle Rivière et Alain Rivière, Fayard, 1974, p. 427.

écrivains de l'époque se sont réunis pour rendre un dernier (ou premier) hommage à leur confrère disparu : Anna de Noailles, Maurice Barrès, Léon Daudet, Philippe Soupault, Léon-Paul Fargue, Valéry Larbaud, Jean Cocteau, Paul Morand, Paul Valéry, André Gide, André Maurois, Pierre Drieu la Rochelle...

Jacques Rivière a « une certaine manière de circonvenir une œuvre, de l'investir et d'essayer d'en gagner le cœur en passant par les contours apparents ¹ ». Ne cherchons pas dans ses études le regard « critique », glacé, réducteur, dissecteur. Il veut adhérer à l'œuvre, pour mieux la saisir, pour la comprendre de l'intérieur, comme pour la récrire et la graver en lui. Il lui faut, pour cela, reparcourir tout le chemin accompli par le créateur. À plusieurs reprises, il se plaint de la difficulté qu'il rencontre dans l'adoption d'une telle démarche : « J'aurais beaucoup aimé à n'écrire sur Proust qu'à la façon dont il écrit lui-même, c'est-à-dire avec lenteur, complaisance et détail ². » « Il est difficile de préparer une idée générale sur Proust autrement qu'en employant sa méthode, c'est-à-dire qu'en entassant les observations, les faits, les nuances. Malheureusement il nous faut avancer plus rapidement que lui; et par suite nous résigner à un déblayage sacrilège ³. »

« Un déblayage sacrilège... » Ces mots nous font entrevoir un des aspects les plus importants et les plus originaux de la critique de Rivière : l'édification d'une liturgie proustienne. Le sacrilège ne va pas sans une sacralisation préalable – et le lecteur, ici, ne doit point voir d'ironie. En 1920, au comble de son admiration, ou, « si j'ose dire », de sa dévotion pour Proust, Rivière prononce ces paroles : « Par lui, nous échappons à la monotonie du sentir pour retrouver toutes les joies de l'intellection. En lui, c'est la vérité [...] qui de nouveau nous sollicite et nous touche ⁴. » Rivière est touché par la grâce; À la recherche du temps perdu, le livre de la raison, passe au rang de livre révélé, « un miracle devant moi soudain

1. Auguste Anglès, « Jacques Rivière et la vie intellectuelle de son temps », *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, 1978, n° 11, p. 112.

2. « Marcel Proust et la tradition classique », 1^{er} février 1920.

3. « Marcel Proust. L'Inconscient dans son œuvre », 17 janvier 1923, texte biffé sur le manuscrit.

4. « Les Lettres françaises et la guerre », 1^{er} novembre 1920.

réalisé¹ ». C'est le premier credo proustien, l'ex-voto critique; « c'est un grand miracle que Proust a accompli² » : il est « au premier rang de ceux qui viennent nous rendre la vie³ ». Par sa méthode d'approche mimétique, tel le prêtre qui commémore la Cène, Rivière nous invite à une véritable eucharistie littéraire, au centre de laquelle l'écrivain est une figure christique : « Venons le trouver mangé, dissocié, perdu, — mais triomphant enfin, dans son démembrement, à force de fidélité⁴. » Les mots, jamais, ne sont innocents. Mais, faut-il le souligner? ces paroles profanes n'abaissent pas Dieu; elles exaltent la littérature. Rivière n'avait pas besoin de lire le Contre Sainte-Beuve pour se garder de confondre l'écrivain et son œuvre. Ce n'est pas Proust qu'il révère. Ce sont ses livres. C'est sa pensée. Quant à l'homme, il n'a jamais ressenti pour lui aucun « coup de foudre imbécile⁵ ». « J'aimais Proust tendrement, écrit-il; je crois qu'il avait de l'affection pour moi; mais ni chez lui ni chez moi l'amitié n'entraîna jamais l'illusion, ni ne nous fit jamais un devoir de nous imaginer l'un l'autre, autrement que nous n'étions⁶. »

Lecteur passionné, Rivière, a fondé une critique passionnelle. « Par un accident, que pour ma part je déplore, j'ai introduit les mœurs de l'amour dans la critique », écrivait-il en 1924⁷. Et de fait, son œuvre entière peut se lire aujourd'hui comme un nouveau De l'amour, comme une carte du tendre de l'amitié littéraire. Ses rapports intimes avec un livre vont de l'admiration naïve à la cristallisation, de l'adoration brûlante à la jalousie désespérée, puis, parfois, à l'ennui, au détachement et à l'indifférence. Il n'est pas un seul de ses textes consacrés à Proust qui ne trahisse l'investissement de tout l'être, qui ne soit une déclaration d'amour enflammée adressée à un livre par son lecteur. Rivière est un critique qui dit je et pour qui un livre peut être bouleversant comme une femme. C'est la vie même qui est en jeu dans sa façon de lire. En 1918, alors qu'il n'a encore lu que Swann, il écrit : « Je sais que Proust, s'il

1. « Marcel Proust », 1^{er} mars 1924.

2. « Les Lettres françaises et la guerre », 1^{er} novembre 1920.

3. « Le Prix Goncourt », 1^{er} janvier 1920.

4. « Marcel Proust et l'esprit positif », 1^{er} janvier 1923.

5. « Marcel Proust », 1^{er} mars 1924.

6. « Marcel Proust et l'esprit positif : ses idées sur l'amour », 24 janvier 1923.

7. Jacques Rivière, *Études*, N.R.F., 1924, p. x.

*ne dirige pas ses facultés extraordinaires sur de bons sujets, peut très bien tomber dans le raffiné et l'ennuyeux. Mais l'espoir tout de même domine, l'espoir de le voir bien tourner; et la perspective qu'alors il me fait envisager est d'une qualité si unique qu'elle me fait battre le cœur¹. » « Elle me fait battre le cœur... » C'est ici le langage de l'amour. Un peu plus tard, Rivière emploie celui de la passion, dans un texte qu'il ne publie pas, mais qui apparaît aujourd'hui comme un aveu pathétique, comme la reconnaissance tacite de ce que, selon Gaëtan Picon, « l'œuvre de Proust fut pour Rivière », une « béatitude jalouse² » : « Le sentiment le plus vif que me donne la lecture de Marcel Proust est peut-être le désespoir. Jamais aussi violemment qu'en dépouillant son livre je n'ai maudit la destinée qui m'a fait écrivain. Et je m'entends ; ce n'est pas d'un découragement comme celui que peuvent inspirer Ingres par exemple à un peintre, ou les antiques à un sculpteur, que je me sens saisi; ce n'est pas la perfection de cette œuvre qui m'accable; elle ne m'apparaît point dans une liaison plus étroite que celle que je suis capable de nouer, avec le Beau en soi, avec la souveraine harmonie. Je vois ses incorrections, ses insuffisances, ses monstruosité même. Mais elle est tellement plus vraie que jamais je ne saurai rendre les miennes ! Il y a en elle un je ne sais quoi de tellement plus concret, de tellement plus près des choses, de tellement plus identique aux sentiments que tout ce que je pourrais m'essayer à dire; tout ce que je ferai auprès toujours paraîtra chanson³. » C'est l'auteur d'*Aimée* qui parle ici, celui-là même qui inscrira sur la première page de son roman (qu'il faudra bien se résoudre à prendre, lui aussi, au sérieux) :*

« À MARCEL PROUST
grand peintre de l'amour
cette indigne esquisse
est dédiée
par son ami
J.R.⁴. »

1. « L'Évolution du roman après le Symbolisme », 27 mars 1918.

2. Gaëtan Picon, « D'une double entreprise », *N.R.F.* 1^{er} mai 1969, p. 905.

3. « Le Roman de Monsieur Marcel Proust », juillet 1919-janvier 1920.

4. Jacques Rivière, *Aimée*, Gallimard, 1948, p. 7.

Espoir et désespoir. Entre ces deux pôles oscille la critique de Rivière. Mais c'est dire qu'il y a place aussi pour la lucidité. Rivière poursuit un but : « Je veux travailler à une renaissance de la psychologie, écrit-il à Proust. Et fatalement vous en apparaîtrez non pas seulement comme le précurseur, mais comme le protagoniste essentiel ¹. » Pour réussir dans cette entreprise, il faut faire montre d'une certaine discipline. De fait, l'enthousiasme de Rivière ne se met jamais en travers de son jugement. Ou plutôt, il ne s'y met plus. Car c'est Proust qui, en rompant avec le Romantisme et le Symbolisme, « en nous délivrant de l'indivision, [...] nous délivre de l'énigmatique et de l'incontrôlable. Il ne nous mène plus dans ces impasses sublimes où il n'y avait rien à faire qu'à ignorer et à croire ² ». Toute émotion peut désormais être comprise, car elle est suscitée par une analyse approfondie des sentiments humains, et non plus, comme au XIX^e siècle, par l'ineffable « art de suggérer ». Proust perpétue et renouvelle la grande tradition classique de notre littérature, qui s'était donné comme fin d'étudier les passions de l'homme.

Telle est du moins la thèse que Rivière soutient jusqu'en 1922. Cette date marque en effet un tournant dans sa réflexion, car elle est celle de la publication en France d'une traduction de l'Introduction à la psychanalyse de Sigmund Freud ³. Très vite, Rivière entrevoit l'étendue des rapports existant entre la psychanalyse freudienne et la psychologie proustienne. Le « cœur humain » s'enrichit d'une nouvelle composante : l'inconscient, qui motive en sous-main nos actes et nos paroles. Rivière se tourne donc, et il est le premier à le faire, vers une comparaison des deux méthodes. En même temps, il découvre Dada; il s'intéresse au Cubisme. Et sans revenir sur son idée d'un Proust classique, il cherche à mettre en évidence sa « profonde immersion dans la réalité esthétique contemporaine ⁴ ».

Ainsi, c'est toujours plus ou moins par comparaison avec d'autres œuvres (celles de Racine, de Stendhal, de Comte, de Freud, etc.) que Rivière définit la Recherche. Il semble qu'il ne puisse y trouver que ce qu'il y a lui-même apporté; non pas qu'il tire le texte à lui,

1. *Correspondance Proust-Rivière*, p. 118.

2. « Le Roman de Monsieur Marcel Proust. »

3. Éditions Payot.

4. *Correspondance Proust-Rivière*, p. 234.

non pas qu'il le force à dire ce qu'il a envie d'en entendre; mais, bien souvent, il n'y reconnaît que ce qui lui est déjà connu, il n'y voit que ce qu'il a prévu. S'il insiste tant d'abord sur le classicisme de Proust, c'est sans doute parce que c'est alors le mot d'ordre de la N.R.F. Et s'il ne veut retenir que les analyses concernant l'amour, c'est vraisemblablement parce qu'il considère qu'aucun sujet n'est plus intéressant. Il avoue d'ailleurs à Proust : « Vous savez que par goût personnel (et peut-être, — je n'ose qu'à peine le croire — par vocation) c'est aux analyses de l'amour que j'ai toujours pris, dans votre œuvre, le plus grand plaisir ¹ », paroles qui font écho à celles du narrateur d'Aimée : « L'amour surtout continuait de me tenter : il formait décidément ma vocation la plus profonde ². »

Cette prédilection pour certains aspects définis du roman l'empêchera de bien saisir la cohérence de sa composition. Il commettra, en cela, la même erreur que tous les critiques de son temps. Mais pourquoi reprocher à Rivière ce qui, justement, en dépit de certaines lacunes, fait le charme et la richesse de sa critique? Son étude ne se cantonne d'ailleurs pas dans le seul domaine psychologique, et il ne méconnaît pas l'importance des pastiches, trop souvent négligés, de l'humour de Proust, de sa poésie...

À ce propos, un document mérite d'être cité intégralement. Il s'agit d'une liste de sujets d'articles composée par Rivière au moment où il préparait le numéro d'hommage à Marcel Proust de la N.R.F. On y découvre que Rivière avait, dès 1922, envisagé la plupart des voies qu'empruntera après lui la critique proustienne, dont il apparaîtrait bien ici comme « l'annonciateur ³ ». Il semble dicter tous les sujets de thèse à venir, et sa liste est une étonnante préfiguration de la bibliographie critique sur l'œuvre de Proust. Qu'on en juge :

« Proust historien d'une époque et d'une société (Aff. Dreyfus, etc.)

[Proust et Balzac]

Proust et la noblesse

1. *Ibid.*, p. 235.

2. *Aimée*, p. 11.

3. Jacques Bersani, « Rivière et Proust, ou La Fascination », *Cahiers du xx^e siècle*, 1975, n^o 3, p. 70.

—— le peuple

—— les juifs

Proust satirique et auteur comique

[Proust et Molière]

Proust et les médecins

Proust et la poésie (Article sur Baudelaire – Citations, etc.)

Proust esthéticien

—— et les cathédrales

Proust et la musique (Vinteuil, la petite phrase, etc.)

Proust et la syntaxe : le style de Proust. (Article sur Flaubert)

Proust pasticheur et critique

Conception poétique du langage (Guermantes – Les étymologies, etc.)

Sur la composition. Rapports avec les procédés cubistes.

Proust paysagiste.

Proust analyste du sommeil et des rêves.

Le Psychologue :

Caractères de l'introspection chez Proust [Proust et Montaigne]

Le phénoménisme de Proust et ses tendances réalistes (Proust et l'âme)

Proust et le Temps [Proust et Einstein]

Conception sceptique et subjectiviste de l'amour.

Proust et Bergson

Proust et Freud

L'amoralisme de Proust

Sur le thème : « " Chaque être est bien seul. " Pessimisme de Proust ¹. »

Après la mort de Jacques Rivière, de vaines disputes ont voulu donner de lui, tour à tour, l'image d'un saint ou celle d'un dévoyé. Mais ce qu'il croyait, ce qu'il pensait, ce qu'il était au moment de mourir, à qui d'autre que lui cela importe-t-il vraiment? On a, de même – mais ceci est plus grave –, répété que ses admirations les plus vives n'avaient jamais duré longtemps, qu'il était tout aussi enclin à renier qu'à adorer : Rivière fut pris à Claudel par Gide; Rivière fut pris à Gide par Dieu; Rivière fut pris à Dieu par Proust; Rivière fut pris à Proust par Freud : c'est une litanie. Quel est donc cet homme que l'on couvre d'éloges ambigus, dont on confisque et flétrit la mémoire, en le montrant privé de libre arbitre, ballotté entre diverses passions, éternel et passif enjeu d'une lutte d'influence dans laquelle seules comptent les options littéraires et philosophiques des adversaires qui l'ont pris en otage? Et que ne lui donne-t-on à son tour la parole?

Non. De son vivant, Rivière ne fut pas pris. Il se donna. Il se donna, dans un élan d'amour et de foi, à ce qui lui sembla le mieux incarner ses propres aspirations dans la littérature française de son temps. « Mais pourquoi la vérité, écrit-il à Claudel en 1907, l'unique vérité? Pourquoi celle-là et pas les autres? Pourquoi pas d'innombrables vérités, auxquelles tour à tour nous donnerions toute notre passion? Pourquoi refuser mon âme à tant de beautés autres? [...] En chaque objet où j'ai déposé ma foi, j'ai toujours perçu l'existence ailleurs d'une foule d'autres qui la méritaient autant; toujours j'ai eu l'inquiétude de restreindre mon amour, d'oublier le reste, l'innombrable immensité du reste ². »

Et cependant, Jean Schlumberger, en 1928, alors qu'il venait de lire le texte des conférences du Vieux-Colombier, écrivait à Isabelle

1. Archives Rivière.

2. *Correspondance* Claudel-Rivière, p. 61.

Rivière : « On voit dans la dernière conférence l'éclat du culte s'adoucir de quelques ombres. Je ne doute pas que, peu à peu, Jacques se fût aperçu de ce qu'il y avait d'incompatible entre sa propre noblesse et une secrète veulerie proustienne ¹. » L'accusation de veulerie est grave; elle est, avec son corollaire, la dénonciation d'une certaine absence de sens moral, au centre des critiques qui, pendant des années, seront dirigées contre l'œuvre de Proust. Il est vrai que Rivière, dans cette conférence du Vieux-Colombier, se plaint de trouver chez Proust un « évanouissement de l'être volontaire dans l'être percevant et pensant ² ». De même, répondant à certaines objections que lui avait présentées Claudel : « Je n'ai pas été moins inquiet que vous par la complète absence de dynamisme que révèle cette œuvre que j'admire tant. Il y a là, c'est certain, un défaut presque tragique et auquel j'ai eu beaucoup de peine à m'accoutumer. Pourtant je suis arrivé à cette conclusion qu'il est la condition même des découvertes extraordinaires qu'a faites Proust dans la conscience humaine. La volonté, même dirigée vers le bien, est une source de trouble pour la vision intérieure ³. »

Rivière émet donc des réserves — qu'il prend soin de réfuter lui-même. Mais peut-on réellement parler d'une désaffection? Les conférences contradictoires de 1925, publiées en 1932 sous le titre *Moralisme et littérature* — nous sommes au cœur du débat — sont précédées de la notice suivante, rédigée par Ramon Fernandez : « Rivière m'avait écrit, dans l'été de 1924, qu'il projetait une dispute publique avec moi sur Marcel Proust. C'était là l'intérêt central de sa vie, à ce moment-là, si bien que ces conférences n'ont rien " d'occasionnel ", répondent à des préoccupations profondes. Écrites quelques semaines avant sa mort, elles peuvent être considérées comme son testament ⁴. » Or, que lisons-nous dans ce testament? « Ce qui m'attache à Proust, ce n'est pas son amoralisme, en tant qu'amoralisme, ce n'est pas son refus de me consoler, de m'édifier, ce n'est pas le silence de son jugement : ce sont les effets, merveilleux à mon sens, de cet amoralisme, de ce refus, de

1. *Correspondance* Rivière-Schlumberger, p. 229.

2. « Conclusions. Une nouvelle orientation de la psychologie », 31 janvier 1923.

3. *Correspondance* Claudel-Rivière, p. 274.

4. Jacques Rivière, Ramon Fernandez, *Moralisme et littérature*, Corrèa, 1932, p. 9.

ce silence¹. » Et une importante restriction : « La grande insuffisance de Proust, c'est d'avoir ignoré, ou nié, tout ce qu'un être vivant, du fait qu'il vit, fait sans cesse pour se construire, ou pour se rejoindre². »

On voit que Rivière, « quelques semaines avant sa mort », n'avait rien à ajouter à ses réserves de 1923. De 1923? Voire! De 1918, plutôt. Car c'est, en effet, à la fin de la guerre que Rivière prend conscience des défauts de l'œuvre de Proust. Il apparaît même que ses plus sévères reproches lui sont adressés dans la conférence où, pour la première fois, il parle d'elle (« L'Évolution du roman après le Symbolisme »), et qu'ils ne feront par la suite que s'estomper ou se dissoudre dans l'admiration. En 1919, il note : « Le style. Impossible de contester sa maladresse. Elle correspond à ce qui manque à Proust de volonté. (Mais il était peut-être nécessaire qu'il manquât de volonté pour devenir le sujet, la victime d'autant de sentiments³.) » Enfin, dernier trait, mais qui réduit à néant les supputations de Jean Schlumberger : « Je ne pense pas [que Proust] m'en veuille si je le loue d'une certaine précieuse veulerie, sans laquelle il n'eût jamais atteint à tant de profondeur⁴. » Rivière eût pu vivre centenaire : peut-être aurait-il fini par se lasser de Proust, mais jamais sans doute à cause de « ce qu'il y avait d'incompatible entre sa propre noblesse et une secrète veulerie proustienne » — car cette veulerie, il la dénonçait déjà (ou plutôt, la louait!) en 1919, et elle ne l'empêcha pas pour autant de jouir de la Recherche. Il lui eût suffi de vivre jusqu'en 1927, date de parution du Temps retrouvé, pour comprendre que ni Proust ni le narrateur de son roman n'étaient veules et que, bien au contraire, ils avaient été les seuls de leur temps à avoir la volonté de déchiffrer le « livre intérieur de signes inconnus ». « Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, ce qui était clair avant nous, n'est pas à nous. Ne vient de nous-même que ce que nous

1. *Ibid.*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 152.

3. « Le Roman de Monsieur Marcel Proust. »

4. *Ibid.*

tirons de l'obscurité qui est en nous et que ne connaissent pas les autres¹. »

Tout comme Proust, Rivière choisit de dissiper les ténèbres de l'esprit. Ce n'est pas une tâche que l'on peut abandonner en cours de route : « Se comprendre et comprendre l'homme sont les seules occupations qui aient un sens dans cette vie². » La lumière que Proust projette sur l'homme est si vive que certains ont cru bon de détourner les yeux. Rivière, lui, veut encore plus de clarté, et encore plus de vérité. Qui oserait, aujourd'hui, s'en offusquer encore ? De l'espoir au désespoir, de l'ombre à la lumière, diastoles et systoles de l'âme et des sens, le cœur humain ne continue-t-il pas de battre à tout rompre ?

Thierry Laget

1. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Gallimard, 1954 ; Bibliothèque de la Pléiade, t. III, p. 879-880.

2. « Marcel Proust », 1^{er} décembre 1922.

Cahiers Marcel Proust

Lecteur passionné, Jacques Rivière a fondé une critique passionnelle. « Par un accident, que pour ma part je déplore, j'ai introduit les mœurs de l'amour dans la critique », écrivait-il en 1924. Ses rapports intimes avec un livre vont de l'admiration naïve à la cristallisation, de l'adoration brûlante à la jalousie désespérée, puis, parfois, à l'ennui, au détachement et à l'indifférence.

Pendant six années, Rivière va consacrer une vingtaine d'études à l'œuvre de Proust, qu'il juge « révolutionnaire ». Il essaie de percer son secret, se demande ce qui fait sa prodigieuse nouveauté et quels « progrès dans l'étude du cœur humain » elle permet d'accomplir.

De son côté, Proust, dès 1914, écrit à Rivière : « Enfin je trouve un lecteur qui devine que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous. »

Les articles, notes et conférences de Jacques Rivière sur Proust ont été réunis dans ce volume en suivant l'ordre chronologique, à l'exception des Détails biographiques inédits qui, placés en tête, forment comme une préface de l'auteur.



9 782070 704316



85-XI A 70431

ISBN 2-07-070431-9

145 FF tc

Extrait de la publication